

# Olga Wrońska

---

## „Texaco” : une révolte stérile?

---

Cahiers ERTA nr 1, 161-168

---

2008

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

**Olga Wrońska**

Université de Gdańsk

## ***Texaco* : une révolte stérile ?**

Un des fils conducteurs de *Texaco*, c'est la révolution. Chamoiseau retranscrit une suite de révoltes – à l'échelle sociale et individuelle – lesquelles forgent l'identité créole, font progresser sa civilisation, décanent son originalité culturelle. Les étapes de la glorieuse conquête de la créolité sont récapitulées dans la chronologie qui précède le livre. Les destins individuels s'enchaînent dans l'histoire de l'île comme il se doit dans une épopée. Le récit se déroule entre paille et béton, ponctué de naissances et de morts, le tout surplombé d'un halo messianique : le principe de *Texaco* – sa pluralité solidaire – prend le contre-pied d'un En-ville qui engloutit l'humanité.

La linéarité optimiste de ce bref résumé est cependant infirmée par deux incongruités du texte, frappantes dans leur insistance.

La révolte y est certes très présente, trop présente même vu sa superfluité. Quel est le sens des émeutes qui éclatent au nom d'une liberté donnée de plein gré ? Pourquoi Marie-Sophie préfère-t-elle une précarité doublement dangereuse sous la menace des tanks aux quartiers aménagés et offerts par la mairie ? Pourquoi annonce-t-elle à l'urbaniste qu'elle va se « battre avec lui pour avancer dans ce qu'il [leur] proposait »<sup>1</sup> ? À en croire ce dernier, la créolité reste irriguée par la violence qui lui a donné le jour et qu'elle doit perpétuer dans son élan. Cependant, le sinistre legs de l'esclavage et de l'exploitation est contredit par la qualité humaine qui anime la Noutéka, puis *Texaco*. L'harmonie respectueuse entre les hommes et la nature s'ancre dans une sagesse, une modestie, une bonté intrinsèques. Par ailleurs, les combats respectifs ne font guère avancer la situation des Nègres, toujours aussi opprimés. Inutiles en amont, ces combats relancent la précarité et l'injustice en aval. Il s'ensuit que la révolte créole s'articule à la stérilité que *Texaco* conjugue à toutes les personnes.

Le thème de la stérilité est non seulement repris et ressassé dans les deux parties du livre, mais s'impose également comme pierre angulaire de l'H/histoire, moteur de ces changements. Ainsi, la stérilité personnifiée par Ninon clôt l'épisode

---

<sup>1</sup> P. Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992, p. 487.

de la Noutéka et déclenche l'errance d'Esternome vers Fort-de-France. L'angoisse du ventre vide longuement décrite par Marie-Sophie l'empêche de fonder une famille avec Nelta puis avec Arcadius, tout en nourrissant sa vaillance, à l'origine de Texaco. Commentaire de la révolte, la stérilité n'est pas gratuite dans sa mise en relief.

A l'encontre de sa visée épique, Texaco se déploierait dans un hors-temps, avant ou après l'histoire, à conceptualiser à travers les figures du *zeitlos* freudien d'une part et de l'*hypertélie* de Baudrillard de l'autre. Freud relu par Kristeva rejoint Baudrillard dans la lucidité sévère du regard porté sur l'actualité. Or, *Texaco*, loin d'être exotique, s'inscrit dans une temporalité dont l'acception ultra-contemporaine a valeur de paradigme.

D'après Jean Baudrillard « il peut y avoir des événements, des accidents, de la violence, tout cela cependant ne suffit pas pour qu'il y ait de l'histoire »<sup>2</sup>. Le (dys)fonctionnement du processus historique en manque de cause et perdu dans une absence de finalité sans fin appelle la notion d'hypertélie. Baudrillard<sup>3</sup> désigne ainsi un monde qui se perpétue à vide, se résume en une sorte de turbulence qui masque l'absence d'événement. Au lieu d'avancer, d'aboutir, l'histoire joue à un chassé croisé qui frôle la dérision. Elle revient en arrière, juxtapose des périodes supposées révolues, retombe dans les phases qu'on croirait dépassées. Selon une formule qui a fait fortune : « tout est déjà arrivé ». D'un seul trait, celle-ci compromet la perspective historique, bat en brèche la notion de progrès et pervertit les utopies. Ironiquement, nous sommes en train de vivre les projets dits utopiques. Aussitôt advenues, les utopies se muent en leurs propres caricatures (en l'occurrence le capitalisme, secoué par des crises idéologiques et économiques) ou s'effondrent sous leur propre poids comme ce fut le cas dans le bloc soviétique.

Ce bref bilan de l'actualité dressé à l'instar de Baudrillard trouve son illustration dans *Texaco*. Les événements qui ponctuent l'histoire de la créolité mise en scène par les personnages des deux tableaux obéissent à une symétrie saisissante qui mérite l'étude

motifs et thèmes	vie d'Esternome	vie de Marie-Sophie	l'histoire de la créolité
situation floue et précaire	Esternome est libre avant la lettre, sans repères ni projets	Marie-Sophie devenue orpheline dérive dans l'En-ville	les Nègres attendent la décision de la métropole, ils refusent de travailler mais ne sont pas encore libérés
la parole énigmatique des Mentôs indique une direction à suivre	Esternome rencontre un Mentô qui le dirige vers la ville	Marie-Sophie débarque chez Papa Totone	les trois vieillards passent par les habitations, personnification et catalyseur de l'effervescence nègre

<sup>2</sup> <http://www.grep-mp.org?conferences/Parcours-7-8?Illusion-Fin.htm> 2007-08-21.

<sup>3</sup> J. Baudrillard, *L'Illusion de la Fin ou la Grève des Événements*, Paris, Galilée, 1992.

l'ambivalente initiation amoureuse introduite au cœur de l'En-ville	Osélia	Basile	Porypapy et d'autres météores politiques sont acclamés par la foule enthousiaste qui assaillit l'En-ville
le hasard d'un grand amour dans les tourbillons de l'Histoire.	dans la foule qui se bouscule à l'abolition, Esternome tombe sur Ninon	dans la cohue que suscita l'arrivée de De Gaulle Marie-Sophie rencontre Arcadius	
une courte stabilité	avec Ninon avec Eugénie	foyer fondé avec Nelta puis avec Arcadius	Noutéka
amour aussitôt grillé par l'appel de l'au-delà avec la stérilité en toile de fond	Ninon en mal de négrillon quitte Esternome et s'en va avec celui qui chante sa langueur ; Eugénie meure	Nelta prend la mer, Arcadius suit les fleuves	le labeur à Noutéka rendu pénible par une terre capricieuse ; les nègres sont aimantés par la nouveauté de l'usine

Comme le montre grossièrement le schéma narratif inséré ci-dessus, les péripéties romanesques s'inscrivent dans une circularité qu'on va retrouver au niveau de la narration. Le récit est bouclé par sa première scène qu'est l'arrivée du Christ. Le canevas biblique le double d'une dimension universelle, le transforme en parabole. De même, « les baboules d'Esternome »<sup>4</sup> (son psycho-récit traduit en images de Sirènes ou diablasses avides de sang) résulte d'un fond mythique qui extrait *Texaco* de l'unilatéral et du linéaire.

Au début du livre, une chronologie des épisodes présente ce qui va suivre. Ce procédé se retrouve en filigrane dans les résumés qui – en guise de titre – annoncent le contenu de chaque partie. Le déroulement de l'histoire ainsi prévue et ordonnée fait aussi bien preuve de l'ambition du chroniqueur que de son contraire : pour paraphraser Baudrillard, rien de nouveau ne peut arriver, tout est déjà là, chronique comme une maladie.

Cette optique est confortée par l'infertilité des révoltes qui servent de levier à l'intrigue. Les changements à la mairie, les décisions de la métropole, l'effort d'Esternome puis de Marie-Sophie à conquérir l'En-ville ne font que remaquiller l'aléatoire et la misère des vies qui culminent dans l'utopie ironique de Texaco.

Le fait est qu'après la libération, la terre est à tout le monde mais la plantation appartient au Béké qui relance l'exploitation de sa main-d'œuvre tout aussi réticente. Les grèves des citoyens nègres font écho aux sabotages des hommes de main. Plus tard, l'industrialisation réserve aux nègres leurrés par sa nouveauté un sort

<sup>4</sup> Ibidem, p. 189.

analogue et, d'ailleurs, se solde par un bilan aussi triste que les plantations. L'échec de l'agriculture, puis de l'usine gonfle les marges de l'En-ville. Les nègres s'emploient aux tâches qui produisent peu et rapportent encore moins. Ils sont abusés par les privilégiés éphémères, à leur tour broyés par les krachs mondiaux (canne, pétrole, spéculation) qu'ils ne maîtrisent pas. La valeur de la liberté, le sens de la citoyenneté se noient dans les besoins et les humiliations que les responsables (en France, sur place) ont du mal à prendre en charge.

Le quartier de Texaco se détache de ce triste panorama par l'effort de gérer les ressources, par l'équilibre qu'il introduit, en miniature, entre les secteurs (par exemple, le cochon et quelques fruits troqués contre du poisson complètent le maigre revenu d'une blanchisseuse), bref par l'illusion d'une authentique prise en charge. Texaco propose de remédier à l'exclusion à la fois économique, sociale et culturelle. Fondé sous les auspices d'un Mentô, à force de coopération définie selon des règles de propriété qui surpassent l'idylle communiste, Texaco marquerait-il un tournant ?

Etant donné la circularité de l'histoire, Texaco ne peut cependant oublier le sort de Noutéka dont il hérite. La dislocation d'une commune autarcique plus viable du point de vue économique rend au décès de Marie-Sophie sa symbolique fatale. Subsistant dans une symbiose fragile avec l'En-ville, Texaco est miné par les revendications (électricité, béton, route, eau potable) qui à la fois l'assimilent et l'assujettissent à son *alter ego* urbain. A l'image de Noutéka dissoute pour Esternome par la fuite de Ninon, Texaco succombera à ce *drive* sous-jacent aux revendications sociales, à cet appel au toujours-plus qui se traduit dans la nostalgie de l'au-delà personnifié par Arcadius. Arcadius le *driveur* ne peut arrêter sa course effrénée, ce va-et-vient le long de fleuves qui ne trouve point d'apaisement ; il bute contre l'impasse du « circuit des rivières »<sup>5</sup>, n'atteint jamais son but mais disloque la stabilité de Marie-Sophie. Figure de l'effort infécond, le *driveur* « assumait ce que nous cherchions et nous permettait de le chercher sans que nous ayons à souffrir »<sup>6</sup>.

L'optique baudrillardienne exclut toute prétention à la vérité, autrement dit à une règle, une norme, une garantie qui se voudrait viable. Chamoiseau lui fait écho quand il se moque du vrai dans ce qu'il a d'ultime et de pathétique.

C'est sans doute ainsi, Oiseau de Cham, que je commençais à lui raconter l'histoire de notre quartier [...]. Et si c'est pas comme ça, ça n'a pas d'importance (ibidem, p. 41).

Comme dans l'anagramme qui remplace le prénom du scripteur Chamoiseau, « l'envers valait l'endroit, et l'endroit le plus souvent était des deux cotés »<sup>7</sup>. D'où, Esternome « me disait tout puis le contraire de tout. [...] Et quand il s'y perdait il murmurait confus : Aveuglage, embrouillage, petite Sophie, [...] rien n'était clair en ce temps-là. Il n'imagina pièce un seul instant que ce phénomène se poursuivrait au-delà de sa mort, et de plus belle, lors même que ses os n'étaient plus déjà bons pour servir de trompettes »<sup>8</sup>.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 459.

<sup>6</sup> Ibidem, p. 459.

<sup>7</sup> Ibidem, p. 95.

<sup>8</sup> Ibidem, p. 95.

Dans ce que je te dis là, il y a le presque-vrai, et le parfois-vrai, et le vrai à moitié. [...] Et puis Marie-Sophie, il ne faut pas avoir peur de mentir si tu veux tout savoir (ibidem, p. 160).

Tu dis "l'Histoire", mais ça ne veut rien dire, il y a tellement de destins, tellement de tracées pour faire notre seul chemin (ibidem, p.117).

Cette poignée de citations témoigne que les faits pèsent peu dans la temporalité créole. Tout comme chez Baudrillard, leur signification se monnaie dans une cacophonie de contradictions alors que la majuscule de l'Histoire s'éparpille dans un confetti d'historiettes en miroir. La vérité n'a ici qu'une valeur relative, réduite à l'impératif du débrouillage, le seul projet qui vaille.

L'histoire, évoquée par Baudrillard à titre posthume, relevait d'une continuité logique et transcendante où l'homme pouvait se projeter comme acteur. A l'opposé, l'immanence que nous vivons à l'heure actuelle n'a aucune raison d'être et donc affecte le statut du sujet et complique la problématique identitaire qui, à l'instar de la vérité et autres absolus, bascule dans la dérision. Éloquent à ce titre est le bricolage des patronymes. L'univers de *Texaco* est peuplé par les Mano Castrador, Ninon Cléopâtre, Iphigénie-la-Folle, Corélia Salssifoire, Serenus Leoza, Yotte Cléostrat, Philomène Soleil, Cicéron, Péloponnèse (et dans le règne animal l'oie capitolé) qui montrent autant de pied-de-nez aux héros fondateurs d'une autre Histoire.

Articuler l'identité à l'histoire révolutionnaire c'est faire référence à l'ouvrage de Julia Kristeva au titre éloquent *Sens et non-sens de la révolte*<sup>9</sup>. Compléter une lecture postmoderne du texte de sa psychanalyse apporterait quelques lumières sur la stérilité de la révolte ? Dans le texte, on lit :

Il me dit que Texaco sera réhabilité sur ses lieux et dans la tête des gens comme cela s'était passé pour les mangroves opaques. Je lui dis que cela ne serait pas facile, qu'il y aura des grincements, des pleurs, des refus, que nous étions habitués à nous battre, à crier, et que nous allions nous battre avec lui pour avancer dans ce qu'il nous proposait, mais que l'essentiel était là, que nous entrerions dans l'En-ville à ses côtés [...] (ibidem, p. 487).

Dans le passage ci-dessus, la chaîne *reconnaissance, lutte, opposition, alliance* est paradoxale à cause de sa simultanéité. En dépit de son inutilité, la révolte anime *Texaco* qui s'exclut pour s'inclure, accepte à force de refus. Aussi redondante que répétitive, elle frôle la compulsion. Autrement dit, elle appelle une logique qui – depuis *L'interprétation des rêves* – se passe du temps.

Selon Freud, l'inconscient c'est le réservoir d'une mémoire a-temporelle, d'une phylogenèse constamment remise en scène et qui étaye nos actes et nos fantasmes. Un des récits fondateurs de l'inconscient fait l'objet d'un ouvrage autrement célèbre *Totem et tabou*. Freud y décrit la horde primitive tyrannisée par un père qui s'accapare le pouvoir et les femmes. Jaloux, ses fils le tuent. Pris des remords, ils consomment sa chair lors d'un repas rituel puis se partagent les biens et les prérogatives paternelles. La morale qui s'en dégage est bien connue. Au niveau individuel, il faut s'opposer pour s'identifier au sujet qu'on veut devenir. L'identification passe par l'agression. Au niveau social, la rébellion contre le pouvoir convoité cimente

<sup>9</sup> J. Kristeva, *Sens et non-sens de la révolte*, Paris, Fayard, 1996.

le groupe, constitue sa différence, garantit le droit de cité à ses membres. Bref, la révolte fait accéder à l'identité au sein d'une communauté. Il reste que la contestation doit être réitérée, rafraîchie afin de renforcer les liens et de consolider les identités en crise. Il en ressort que la révolte fonctionne comme un rappel, un retour à la matrice inconsciente. Ce rappel revêt plusieurs formes dont le passage à l'acte et/ou des cérémonies qui la commémorent métonymiquement et à notre insu. Qu'elle soit concrète ou symbolique, la révolte est le revers du plaisir, la condition du bonheur. On ne s'étonne plus alors de la combativité des Nègres ni de l'ambiance festive qui accompagne les émeutes après l'abolition. Les joyeux tourbillons qui dépaient l'En-ville, le caractère rocambolesque des affrontements qui combinent danse, chant, amour et vandalisme s'ancrent dans un temps archaïque.

S'il est désormais possible d'expliquer la révolte qui actionne Texaco, qu'en est-il de la stérilité sous-jacente ? Il va de soi que la psychanalyse est friande des scènes qui font intervenir des yeux aveugles, des outils tranchants et pointus, la fécondité et l'infirmité. Aussi, arrêtons-nous sur la menace qui pèse sur Esternome chez Adrienne et Idoménee. L'impotence de ses déambulations à travers l'île, illusions perdues et amours grillés, cède aux consolations de la paternité, à la naissance de Marie-Sophie qui mènera le projet créole à terme. Considérée sous cet angle, la révolte à Texaco n'est donc pas aussi stérile qu'une lecture postmoderne pourrait le suggérer.

Il n'en reste pas moins que l'identité est fonction d'une confrontation ciblée, déclenchée contre/au nom d'un ordre. Or, selon Kristeva les contemporains souffrent d'une vacance de pouvoir<sup>10</sup>. Sur ce point la psychanalyste converge avec le pessimisme de Baudrillard. A l'époque actuelle la loi manque d'instance ; elle est renvoyée vers des garants de plus en plus vagues. Par conséquent, la révolte avorte faute de repoussoir laissant choir des marginaux malheureux, des casseurs en mal de repères.

Qu'on songe maintenant à l'angoisse de Texaco en attente des CRS et à l'ambivalence de l'En-ville entremêlant cadeaux et assauts. Au fil des chapitres et des époques, la même inconsistance brouille le champ de bataille. Impossible de départager les bons des mauvais. D'une part, Manman-doudou-La France abolit l'esclavage, suscite une frénésie patriotique pendant les Guerres mondiales, ouvre généreusement les portes de la mairie aux mulâtres acclamés par la foule puis à Césaire qui manifeste sa négritude autant que son souci pour les échus. Quant aux blancs, et notamment à celui de Texaco, il est logique qu'il protège son droit à la propriété sans parler du danger tangible que sont les tanks. De l'autre, Les Nègres-esclaves sèment le trouble dans une ville accueillante puis, recrutés par Texaco, refusent de déménager vers des quartiers moins risqués et mieux aménagés. Ces exemples montrent que la révolte bute sur un pouvoir inconsistant et diffus. Et l'impasse est aggravée par la porosité de l'En-ville.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 10.

Insistons sur le fait que Texaco n'est qu'une excroissance rabougrie ou, selon le point de vue, vitale de l'En-ville. Même si le texte joue sur la netteté du contraste, l'espoir d'un dépassement, leur frontière est peu étanche. La binarité facile s'annule dans la dépendance organique de Texaco et de l'En-ville. Puisqu'ils sont non seulement liés mais aussi consubstantiels, leur confrontation découle d'un besoin conjugué d'auto-définition sans y porter remède. Les supposés antagonistes peinent à s'affirmer, à se raffermir l'un contre l'autre. D'où il résulte que l'ambiance à Texaco est aussi accablante que dans l'En-ville. Loin d'être jouissive, la révolte mord sa propre queue. Détail révélateur, Aimé Césaire fait son entrée en scène en se masturbant. L'avènement d'une nouvelle donne est personnifié par une figure pitoyablement esseulée, introvertie, inféconde.

La tentation est forte de replacer Texaco dans le contexte plus large d'une France (d'une Europe ?) en voie de créolisation. L'afflux d'une population hétéroclite et son impact sur le langage sont aussi indiscutables que largement discutés. Qu'est-ce qu'un français ? Quelqu'un qui a un passeport français. La francité se résume à un papier. Une définition plus détaillée serait excluante et donc inacceptable. Certes, renoncer à l'intégration, miser sur le pluriel et le déconcentré, le décontracté, flatte la bonne conscience de l'Occidental. Elle s'accorde avec sa préoccupation pour les droits de l'homme. Il n'en est pas moins vrai que le métissage contemporain, creuset de troubles identitaires et d'une violence gratuite, est coincé dans un point mort de son histoire. L'occident s'enlise dans un simulacre de révolte. En guise d'exemple, on retrouve l'enjeu de Texaco dans le livre de François Begeaudeau *Entre les murs*<sup>11</sup>.

Dans un collège de banlieue, un enseignant s'acharne à inculquer un français correct à des élèves réticents. Si pour Hakim, l'argot est vecteur de révolte et donc d'identité, la résistance des professeurs n'est qu'un faux semblant. Ils abdiquent entre eux puis dans la classe : le registre standard n'est plus de mise. Les jeunes immigrés sont libres d'attaquer la langue. Pourtant, comme le disait si bien Esternome, la liberté ne se donne pas, elle se conquiert. Et il va sans dire que par libre nous entendons sujet, l'apanage du révolté.

En résumé, la révolte de *Texaco* se situe au-delà ou en-deçà de l'histoire – selon le versant de l'interprétation – et se solde par l'échec.

Si la première partie de cette étude avançait dans le sillage baudrillardien, c'est que *Texaco* – au niveau de l'intrigue et de la narration – est marqué par la récurrence et la réversibilité. Comme dans la description de l'hypertélie proposée par Baudrillard, les destins en miroir s'emboîtent dans une illusion de progrès, se perdent dans une vérité reconduite, délayée, dérisoire, s'agitent dans une révolte sans causes, sans tenants ni aboutissants.

La compulsivité d'une reprise irrationnelle signale des ressorts inconscients en légitimant une psychanalyse. D'après Julia Kristeva, la révolte rejoue l'archaïque afin d'y refonder l'identité du sujet et du groupe.

<sup>11</sup> F. Begeaudeau, *Entre les murs*, Paris, Gallimard, coll. « Verticales », 2006.

En revanche, même si le prisme analytique rend à la révolte son sens primaire, il corrobore le triste bilan de la lecture postmoderne. La « vacance du pouvoir » condamne l'histoire de Texaco – et de la créolisation française qui s'y dessine en filigrane – à l'inertie dramatisée par les simulacres d'une révolte stérile.